

**LES JEUNES ET LE NORD :
UN PARCOURS À DÉCOUVRIR**

RAPPORT – ANNÉE 5

**Simon Laflamme
Pierre Bouchard**



COMMISSION DE FORMATION DU NORD-EST

2009

REMERCIEMENTS

Un merci spécial aussi à l'équipe de recherche, Pierre Bouchard de l'Université de Hearst et Simon Laflamme de l'Université Laurentienne, de même qu'à Sophie Tremblay et Francis Lamontagne qui, en tant qu'assistants de recherche, ont fait un travail exceptionnel.

Ce projet est rendu possible grâce à l'appui financier du ministère de la Formation et des Collèges et Universités et de l'Université de Hearst.

La Commission de formation du nord-est est subventionnée par Service Canada et le ministère de la Formation et des Collèges et Universités.

Les opinions qui sont exprimées dans ce document ne reflètent pas nécessairement celles du ministère de la Formation et des Collèges et Universités de l'Ontario.

Table des matières

Introduction	2
I. Première partie : l'année après le secondaire en 2006 et en 2009	6
II. Deuxième partie : quatre ans après le secondaire	8
II.1. Les aspirations de la cohorte de 12 ^e année en 2005 et en 2009	8
II.1.1. Le revenu	9
II.1.2. L'instruction	9
II.1.3. La profession	10
II.1.4. Le lieu de résidence	10
II.2. Intercorrélation entre les aspirations en 2009	11
II.3. Aspirations et rapport à la communauté en 2009	12
II.4. Autoestimation de la santé en 2009	13
II.4.1. Autoestimation de la santé entre 2005 et 2009	13
II.4.2. Autoestimation de la santé et aspirations en 2009	14
II.4.3. Autoestimation de la santé et rapport à la communauté en 2009	15
II.5. Là où on étudie et là où on veut habiter en 2009	15
II.6. Identité linguistique et représentation de la communauté en 2009	16
II.7. Relations aux autres et représentation de la communauté en 2009	17
II.8. Le parcours des études postsecondaires en 2009	17
Conclusion	19

Introduction

L'objectif premier de cette recherche est de livrer aux décideurs du nord-est de l'Ontario divers résultats d'analyses qui portent sur les jeunes, cela afin d'aider les intervenant dans leurs réflexions sur l'avenir de la région. Dans cet esprit, nous menons une recherche longitudinale dont l'objectif est de suivre des jeunes sur une décennie, une partie de ces jeunes étant, lors de la première année de l'enquête, en 9^e année, l'autre partie, en 12^e. Nous en sommes maintenant à la cinquième année de cette recherche. Quatre rapports ont déjà été rédigés. Celui-ci est donc le cinquième.

Dans les rapports antérieurs, nous avons produit de nombreuses analyses. Ces analyses ont permis de transmettre aux décideurs du nord-est de l'Ontario plusieurs constats sur les jeunes. Par exemple, elles ont établi :

- i. que les représentations sont très semblables partout dans le Nord-Est indépendamment de la nature de la localité ;
- ii. que la plupart des activités sont peu fréquentes, mais que c'est un peu moins vrai pour le plein air s'il s'agit de chasse, de pêche, de motoneige ou de véhicule tout terrain ;
- iii. que les opinions sont toutes en modérations, sauf quand il est question de l'amour et de la famille ;
- iv. que les imaginaires sont peu stimulés ;
- v. que l'intérêt pour les choses culturelles est marqué du signe de la modération et que la retenue est un peu moins évidente chez les filles que chez les garçons ;
- vi. que les études collégiales ont nettement la préférence sur les études universitaires et que celles-ci sont l'objet d'un certain dénigrement ;
- vii. que les performances scolaires varient sensiblement dans le temps, aussi bien positivement que négativement ;
- viii. que les aspirations professionnelles sont très ségréguées en fonction du sexe ;
- ix. que le discours sur les communautés rurales et le Nord-Est est aussi favorable que défavorable ;
- x. que la critique du nord est plus fréquente chez les anglophones que chez les francophones ;
- xi. que la moitié des jeunes veulent vivre dans le nord et que cette perspective est variable dans le temps ;

- xii. que les francophones sont plus pessimistes à l'égard de la francophonie que les anglophones ;
- xiii. que les aspirations relatives à l'instruction, la profession et le lieu de résidence sont variables dans le temps ;
- xiv. que les attentes, pour ce qui est du revenu, sont fantastiques, quoiqu'elles deviennent un peu plus réalistes avec les années ;
- xv. que les jeunes ont plutôt apprécié leur expérience à l'école secondaire ;
- xvi. qu'on utilise de plus en plus Internet, notamment pour des fins de communication ;
- xvii. que l'autoestimation de la compétence linguistique est plutôt stable ;
- xviii. que l'usage du français donne parfois des signes d'assimilation ;
- xix. que le trouble psychologique fait partie de la vie des jeunes ;
- xx. qu'on affectionne d'autant plus sa communauté qu'on s'engage envers elle, que la relation aux autres est harmonieuse et que l'on apprécie ce qu'elle a à offrir, cela dans une circularité indéfectible.

Ces constats en tête, nous avons fait certaines recommandations aux décideurs du Nord-Est. Nous avons, entre autres proposé :

- i. que des interventions dont le but est de faire apprécier la région aient lieu à l'échelle de tout le Nord-Est ;
- ii. qu'on expose les jeunes à des modèles susceptibles de stimuler les imaginaires ;
- iii. qu'on mette sur pied des programmes optimistes pour le nord compte tenu que les mentalités peuvent changer, et, donc ;
- iv. qu'il importe au plus haut chef d'impliquer les jeunes dans les décisions qui ont une incidence sur leur communauté, qu'il importe aussi de les écouter, qu'il leur importe de se faire entendre, voire de se regrouper dans un gouvernement des jeunes du Nord-Est.

Dans ce rapport-ci, nous ne reviendrons pas sur toutes ces thématiques. Compte tenu de l'évolution de la recherche, nous allons concentrer les analyses sur les jeunes de la cohorte de 12^e année, sur ces jeunes, donc, qui, pour la plupart, ont déjà vécu quatre années après les études secondaires. Notre objectif sera constamment de veiller à découvrir s'ils peuvent nous instruire sur les facteurs qui font apprécier le Nord-Est.

Dans une courte première partie, nous nous demanderons si le Nord-Est a changé au cours des cinq dernières années. Nous répondrons à cette question en comparant les représentations des jeunes qui venaient de vivre une année à l'extérieur de l'école secondaire au printemps 2006 à ceux qui ont fait de même quatre ans plus tard. Dans une section plus élaborée, nous mènerons diverses analyses sur la cohorte de 12^e année comme telle, manipulant autant de données que possible afin d'éclairer les délibérations qui ont le Nord-Est à cœur.

Quelques considérations méthodologiques

On pourra lire les rapports antérieurs, notamment le premier, pour apprendre sur quelle méthode repose cette recherche. Il importe toutefois de savoir que diverses techniques ont été peaufinées ou ajoutées pour accroître le nombre de retours de questionnaires. Une première tactique fut financière. Ainsi un montant de 10 \$ a été remis à chacune des personnes qui complétaient correctement le questionnaire. En plus, les répondants ayant répondu avaient la chance de gagner deux prix de 1 000 \$ qui ont été tirés le 15 juillet 2009. Une deuxième stratégie fut de procéder, cette année, essentiellement par Internet. Le questionnaire fut ainsi placé sur le Web, où les jeunes devaient y répondre. Cette nouvelle technique de collecte de données exige premièrement de récupérer les adresses de courrier électronique des jeunes. Nous avons, au terme de cette collecte de données, plus de 800 adresses électroniques. Internet a permis de correspondre plus facilement avec chacun des participants, entre autres pour leur adresser certains vœux, par exemple des vœux d'anniversaire de naissance. À chaque semaine, des courriels ont été envoyés aux personnes qui célébraient leur anniversaire dans la semaine. Des messages de souhaits ont aussi été envoyés à Noël et à Pâques, le but étant de témoigner notre appréciation de leur participation à ce projet. Le grand défi avec l'utilisation d'Internet est de s'assurer que le message soit retenu par les récepteurs, qu'il ne soit pas placé à la poubelle. Il est donc important de présenter dans le « sujet du message », un titre qui saurait retenir l'attention des répondants. Après un premier envoi, quatre rappels ont été effectués. Un titre plus personnel où l'on utilisait « anciens et anciennes de l'école... » semble avoir connu plus de succès. Par la suite, des appels téléphoniques ont été effectués pour inciter les répondants qui n'avaient pas encore répondu à participer au projet. Si, après trois tentatives, on ne pouvait parler directement à la personne, on laissait un message à la boîte vocale indiquant une adresse Internet de laquelle ils accédaient au questionnaire. Pour assurer l'avenir des cinq prochaines années de ce projet, nous

devons continuer d'innover au niveau de la méthode afin de joindre, chaque année, le plus grand nombre possible de jeunes.

Comme c'est le cas pour toute étude longitudinale, le nombre d'individus tend à diminuer avec les collectes de données. Et cela est d'autant plus vrai que les intervalles sont longs et que les participants, à l'origine, ne contribuent pas de façon volontaire. Or, c'est bien le cas d'une recherche comme la nôtre puisque les données sont recueillies une fois par année et que les collaborateurs, au départ, étaient, en réalité, captifs en ce sens qu'ils répondaient au questionnaire dans une salle de classe ; pour ainsi dire, par le simple fait qu'un préposé se rendait sur les lieux. La taille de l'échantillon a donc diminué : de 1758 qu'elle était en 2005, elle s'est abaissée à 304 en 2009.

Il importe donc régulièrement, dans les études longitudinales, de comparer les caractéristiques des échantillons afin de découvrir les éléments qui différencient les ensembles les uns des autres. Il y a effectivement certaines variations entre les caractéristiques générales du premier échantillon et de celui de la cinquième année. L'échantillon initial comportait des proportions semblables de jeunes de sexe masculin (51,7 %) et féminin (48,3 %) ; le nouvel échantillon comprend 62,6 % de femmes et 37,4 % d'hommes. La proportion des individus de sexe masculin s'est donc amoindrie. Au début de la recherche, on dénombrait 42,3 % d'individus dont la langue maternelle était l'anglais et 22,0 % dont cette langue était le français, 35,7 % se définissant comme bilingue ; si, en 2009, le pourcentage des bilingues est à peu près le même (33,2 %), les proportions des Anglais (26,6 %) et des Français (40,2 %) se sont inversées. La réduction de l'échantillon s'est donc effectuée plus du côté anglophone que du côté francophone. Lors des analyses des premières données, nous avons catégorisé les communautés selon leur taille et selon leur distance par rapport à un centre urbain. Il y a peu à dire sur la comparaison des distributions des individus en fonction de ces deux catégories entre l'année 1 et l'année 5 ; nous signalerons seulement qu'il y a un peu moins de jeunes, en proportion, au moment de la première collecte dans les localités qui comptent entre 5 000 et 10 999 citoyens (39,9 %) qu'il n'y en a en 2009 (54,3 %). Une dernière comparaison fut celle des résultats scolaires. En 2005, le calcul de la moyenne des performances académiques dans l'ensemble donnait 73,5 ($s = 9,87$) ; en 2009, cette moyenne s'élevait quelque peu, pour atteindre 78,1 ($s = 7,91$).

Par rapport au premier, le dernier échantillon comporte donc plus d'individus de sexe féminin, plus de jeunes de langue maternelle française, moins de citoyens des petits centres urbains ; la moyenne des résultats scolaires est un peu plus élevée maintenant qu'elle ne l'était au départ. Il nous faudrait tenir compte de ces variations si jamais nous devions inférer des résultats sur des proportions ; il nous faudra en tenir compte lorsque nous aurons à interpréter des observations.

I. Première partie : l'année après le secondaire en 2006 et en 2009

Voilà maintenant cinq ans que, année après année, nous recueillons des données auprès des jeunes. Dans le but d'informer les décideurs du nord-est de l'Ontario, une première question peut se poser : est-ce que les jeunes qui, il y a quatre ans, venaient de terminer une année après leurs études secondaires sont comparables à ceux qui, quatre ans plus tard, sont dans la même situation, et, partant, est-ce que l'infrastructure du nord a changé à l'intérieur de la même période de telle manière qu'elle aurait modifié les attitudes ? Pour répondre à cette question, nous avons tout simplement comparé des séries de moyennes entre les deux moments pour l'ensemble des énoncés à partir desquels on peut saisir les activités auxquelles les jeunes s'adonnent, leur appréciation pour ces activités et la manière dont ils perçoivent le monde¹. Nous avons regroupé les propositions, comme dans les rapports précédents, en fonction de leur thématique. Cependant, comme il s'agit de variables différentes, quoique les énoncés soient identiques, et puisque nous avons affaire à deux échantillons, il n'est pas possible de tester statistiquement l'inféribilité des variations de moyennes qui correspondent à chacun des énoncés. Pour l'interprétation, nous avons tout simplement estimé intuitivement les différences.

De façon générale, la réponse à cette question à deux volets que nous posons est non : le rapport au magasinage et au restaurant, la manière de se comporter relativement à l'art, à la culture et aux médias, le sentiment à l'égard de la communauté sont semblables ; les activités sportives sont à peine plus fréquentes. Mais il est tout de même important de noter certaines transformations : la valorisation des études collégiales par rapport aux études universitaires, l'accentuation de l'idéologie pro-anglaise, l'apparition d'une ouverture à la diversité culturelle,

¹ Chacun de ces énoncés est accompagné d'une échelle qui permet aux jeunes de se positionner. Ces échelles sont cardinales, ce qui permet de calculer des moyennes.

un surcroît d'intérêt pour les questions politiques, une amélioration des relations avec les autres (personnes de la communauté, ami-e-s, enseignant-e-s).

Avant d'interpréter ces résultats, il importe de savoir si les jeunes qui ont terminé, une année avant la collecte de données, leur 12^e année, sont effectivement comparables à partir de caractéristiques manifestes en 2009 à ceux qui étaient dans leur position en 2006. Si l'on prend le sexe pour référence, en 2006, ces jeunes étaient à 70,0 % des filles ; en 2009, ils l'étaient à 64,7 %. Si l'on prend la langue maternelle pour procéder à cette comparaison, en 2009, il y a un peu moins d'Anglais (- 13,8 %), il y a un peu plus de bilingues (19,4 %), il y a un peu moins de Français (- 5,4 %). En fait, on observe deux échantillons qui présentent, au niveau du sexe et de la langue maternelle, des proportions que l'on pourrait qualifier d'approchantes. Ainsi, les observations sur deux groupes, celui des 12^e année en 2006 et celui des 9^e année en 2009, qui en sont à une même période dans leur parcours de vie, mais à deux moment dans l'histoire, ne peuvent être attribuées à une erreur d'échantillonnage de principe. On peut donc penser que les similitudes entre les deux moments traduisent effectivement une similarité de l'infrastructure nord-est-ontarienne et que, inversement, les dissimilitudes dans les mentalités ou dans les activités renvoient à des changements infrastructureux.

En 2009, on magasine et on va au restaurant comme en 2006 ; on n'aime pas plus ce qui est du registre de la culture, de l'art et des médias, mais pas moins non plus ; on n'est pas plus tourné vers sa communauté, mais on ne la déprécie pas davantage ; on ne s'adonne pas davantage aux activités sportives. Sur ces points, les populations sont les mêmes et, par conséquent, les infrastructures sont les mêmes : l'univers de la scolarisation, l'action politique, l'organisation communautaire, les médias sont du même ordre, soit qu'ils sont demeurés inchangés eux-mêmes, soit que leurs changements n'ont pas eu d'incidence, du moins pas encore. Des transformations sont par contre visibles : les études collégiales et universitaires sont de plus en plus placées en conflit les unes contre les autres au détriment des études universitaires ; le français est de moins en moins valorisé ; l'altérité culturelle est de moins en moins suspecte ; la chose politique est de moins en moins inintéressante ; les relations humaines semblent de moins en moins préoccupantes. On peut penser que le surcroît d'intérêt pour les questions politiques et la bonification des relations entre les personnes sont partiellement attribuables à la qualité de l'échantillon : en effet, certains des jeunes qui délaissent l'enquête le font à cause de problèmes relationnels et de désengagement social ; leur non-collaboration pourrait donc, dans une certaine

mesure, rendre compte de ces progrès. Mais ce ne peut être le cas pour les autres phénomènes. *L'infrastructure nord-est-ontarienne, donc, en même temps qu'elle stabilise le rapport à la culture, à l'art, aux médias, à la communauté, et donc qu'elle ne l'améliore ni ne le fait régresser, met en concurrence le collège et l'université, nuit au développement de la francophonie, mais ouvre à la diversité culturelle.*

II. Deuxième partie : quatre ans après le secondaire

Dans le rapport de l'an passé (2008), nous avons essentiellement fait l'analyse du trajet de vie des jeunes qui, à la première année de la recherche, étaient en 9^e année. Après 4 ans au secondaire, nous pouvions ainsi observer les jeunes sur ce parcours des études au secondaire². Cette année, il nous est apparu important de concentrer les analyses sur l'autre cohorte de jeunes, ces jeunes qui étaient en 12^e année à la première collecte de données en 2005. À la deuxième année du projet, ils poursuivaient des études postsecondaires, entraient sur le marché du travail, alors que d'autres retournaient au niveau secondaire pour une cinquième année. La prochaine partie de ce rapport présente les analyses qui permettront de mieux saisir le parcours de ces jeunes qui ont quitté le secondaire depuis quatre ans. Ont-ils modifié la fréquence à laquelle ils s'adonnent à leurs activités ? Peut-on observer des changements dans leurs représentations et leurs aspirations ? Et la question qui importe : est-ce que leur rapport à la communauté diffère entre 2005 et 2009 ? Est-ce que ces jeunes ont une perception plus ou moins favorable de leur communauté ? S'il y a un changement, quels sont les facteurs qui contribuent à modifier cette affection pour la communauté ? S'il n'y a pas de changement, comment intervenir pour favoriser une plus grande affection pour sa communauté ?

II.1. Les aspirations de la cohorte de 12^e année en 2005 et en 2009

Pour contribuer à la solution du développement des communautés du Nord-Est, il importe de comprendre ce qui fait apprécier ou non sa communauté à la jeune population. Une première étape a été de vérifier s'il existe des variations entre leurs aspirations en 2005, lorsqu'ils étaient

² *Les jeunes et le nord : un parcours à découvrir – Rapport 2008*

en 12^e, et leurs aspirations quatre ans après avoir quitté le secondaire. Est-ce que la sortie du secondaire occasionne des changements importants dans la manière dont on s'occupe et dans la manière dont on se représente son monde ? Ensuite, il s'est avéré important d'examiner s'il existait des liens entre les aspirations de 2009 et le rapport à sa communauté. Le fait d'aspirer à devenir médecin, plombier ou politicien diffère selon son affection pour sa communauté. D'autres analyses ont testé le lien entre la santé, l'identité linguistique et les relations aux autres, d'une part, et la manière dont on perçoit sa communauté, de l'autre.

II.1.1. Le revenu

De 2005 à 2009, le revenu dont les jeunes entendent bénéficier passe d'une moyenne de 84 000,00 \$ (s = 87 951,25) à une autre de 73 603,77 \$ (s = 55 797,83). Au plan statistique, cette différence est attribuable au hasard³, la variation entre les individus étant plus importante que celle qu'il y a entre les deux moments, ce que traduisent bien les écarts types imposants et la faible corrélation de 0,31⁴. Ainsi, dans l'ensemble, il n'y a pas de différence inférable du salaire auquel prétendent les jeunes de 2005 à 2009, mais bon nombre de jeunes modifient leurs attentes sans pour autant que cela corresponde à une tendance caractéristique. Certains revoient à la hausse des perspectives modestes, d'autres, à la baisse des ambitions rêveuses ; d'autres, encore, ne transforment pas leurs illusions ou leurs espoirs tempérés. C'est moins l'environnement qui influe sur les attentes que les histoires de vie ; si le milieu ne fait pas globalement évoluer la somme des revenus auxquelles on aspire, il rend possible diverses histoires de vie dans lesquelles se développent ces aspirations.

II.1.2. L'instruction

De 2005 à 2009, il y a un lien entre les niveaux d'instruction qu'on entend atteindre : plus ils sont élevés au départ, plus ils le sont par après⁵. S'il s'agit d'une tendance, on n'a pas pour autant affaire à une loi de laquelle on ne peut déroger : 50,0 % des jeunes qui se projetaient comme diplômés d'études collégiales en 2005 le font encore en 2009, mais 50,0 % ne le voient plus ainsi ; 71,1 % se destinaient aux études de premier cycle lors de l'année 1 de l'enquête et s'y

³ $t_{(52)} = 0,85$; $p = 0,40$.

⁴ $p < 0,05$.

⁵ $\chi^2_{(4)} = 30,6$; $p < 0,001$; V de Cramér = 0,44 ; $p < 0,001$.

destinent encore au terme de l'année 5, mais 28,9 % ont changé d'idée ; 60,6 % croyaient faire des études supérieures en 2005 et le croient encore en 2008, mais 39,4 % ne le croient plus en 2009.

II.1.3. La profession

De 2005 à 2009, il n'y a pas de lien inférable pour le niveau de la profession qui correspond à l'ambition : la statistique de 0,29⁶ ne suffit pas à décider le test d'inférence à ne pas attribuer au hasard la corrélation ; en analyse non paramétrique, la valeur gamma de 0,33 est encore plus prudente⁷. Ce sont là les résultats qu'on obtient quand on réunit, pour les deux moments, une échelle à cinq niveaux qui dispose les professions d'inférieures à supérieures en tenant compte de l'instruction et du revenu moyens qui leur sont associés. Ainsi, le niveau professionnel entrevu à la fin du secondaire semble peu déterminant de celui qui sera prévu quatre ans plus tard.

Si, au lieu de faire cette analyse sur le niveau, on l'effectue sur le secteur, les résultats vont dans le même sens. Il n'y a que 26,2 % des jeunes pour lesquels le secteur professionnel est le même de 2005 à 2009 : on se voyait et on se voit toujours comme professionnel des sciences naturelles et appliquées, comme professionnel des soins de santé, comme avocat, comme enseignant. Parfois, les perspectives sont proches sans être identiques : on se voyait comme professionnel des sciences naturelles et appliquées, on se voit maintenant comme personnel technique relié aux sciences naturelles et appliquées. Plus souvent, les visions sont peu compatibles .

II.1.4. Le lieu de résidence

De 2005 à 2009, les variations spécifiques sont nombreuses pour ce qui est du lieu où l'on prévoit s'établir. Quand on ramène les localités à deux ensembles pour 2005, soit une communauté du nord de l'Ontario et une communauté ailleurs que dans le nord de l'Ontario, puis qu'on entrevoit diverses combinaisons pour 2009, on peut faire diverses observations. On remarque d'abord que 65,3 % des jeunes persistent dans leurs intentions : ils voulaient vivre dans le nord et le veulent encore ou l'inverse, ils voulaient vivre ailleurs et ce désir demeure. On note

⁶ p = 0,06.

⁷ p = 0,19.

ensuite que seulement 38,4 % des jeunes songent au nord en 2009, dont 13,5 % qui, en 2005, pensaient plutôt s'installer ailleurs que dans le nord. On remarque troisièmement que, parmi les élèves qui ne voulaient pas s'établir dans le nord en 2005, 75,0 % persistent. On constate enfin que 45,8 % des jeunes qui envisageaient le nord en 2005 ne le font plus en 2009. Si, donc, il est important d'avoir le nord en affection au sortir du secondaire, il n'est pas moins utile d'entretenir ce sentiment bien au-delà.

II.2. Intercorrélation entre les aspirations en 2009

Les diverses aspirations de 2009 sont souvent liées entre elles. La corrélation (Spearman) est de 0,39⁸ entre les perspectives éducationnelles et salariales ; elle est de 0,49⁹ entre les projets de scolarisation et de profession ; elle est de 0,32¹⁰ entre la profession et le revenu envisagés. Il n'y a toutefois pas d'association entre les attentes salariales et le lieu où l'on prévoit s'établir puisque les variations de moyennes doivent être attribuées au hasard¹¹ ; il n'y en a pas non plus entre le niveau de scolarité qu'on veut atteindre et la région où l'on aimerait résider¹², pas plus qu'entre cette région et le niveau de la profession à laquelle on se destine¹³ ou le secteur de cette profession¹⁴.

Aspirations salariales, éducationnelles et professionnelles sont donc intercorrélées. Aucune de ces aspirations, toutefois, n'a de rapport avec la région. Les corrélations sont bien inférables, mais elles sont faibles. Dans les faits, salaire, emploi et instruction ne sont pas dissociés, mais tout ce qui appartient à l'un n'est pas contenu dans les autres. S'il est vrai que plus la profession tend à être valorisée, plus elle suppose instruction et revenu, il n'est pas moins vrai qu'il y a des professions prisées qui sont peu rémunérées ou des professions bien rémunérées qui demandent peu de scolarisation. Les faibles corrélations donnent à penser que les jeunes qui ont terminé leurs études secondaires il y a quatre ans font cette analyse parfois paradoxale. Les non-corrélations de ces aspirations avec les perspectives de résidence révèlent que rémunération, scolarité et profession ne sont pas intimement attachées au lieu où l'on voudrait s'établir. S'il est vrai que les jeunes entendent beaucoup que les personnes instruites doivent s'expatrier, quitter

⁸ $p < 0,01$.

⁹ $p < 0,001$.

¹⁰ $p < 0,05$.

¹¹ $F_{(2,58)} = 1,04$; $p = 0,36$.

¹² $\chi^2_{(4)} = 8,64$; $p = 0,07$.

¹³ $\chi^2_{(8)} = 8,39$; $p = 0,40$.

¹⁴ $\chi^2_{(16)} = 9,35$; $p = 0,90$.

leur nord, il ne l'est pas moins que le discours n'est pas univoque. Il y a des individus instruits qui travaillent dans le nord et d'autres qui travaillent ailleurs ; il y a des gens bien rémunérés et d'autres qui le sont mal, et cela dans le nord comme ailleurs ; l'ensemble des jeunes en fait l'observation, chacun pouvant retenir la partie de l'analyse qui lui convient.

II.3. Aspirations et rapport à la communauté en 2009

La question se pose de savoir si les aspirations ont quelque lien avec la manière dont on perçoit la communauté. Peut-on penser, par exemple, que plus les attentes du jeune, pour ce qui est du revenu, de l'instruction ou de la profession, seront élevées, plus il tendra à déprécier sa communauté ? Pour l'essentiel, il faut répondre à cette question par la négative. Cinq énoncés ont trait à ce que la communauté a à offrir. Ils portent sur les activités culturelles, les magasins, les activités récréatives, les occasions de sortie et les possibilités d'emploi. Une autre proposition est formulée ainsi : « j'aime ma communauté ». Une autre encore a trait à l'affection pour les grandes villes. À côté de chacun de ces énoncés, le jeune trouve une échelle qui va de 1 à 6, soit de « pas du tout d'accord » à « tout à fait d'accord ». Plus, donc, la valeur est élevée, plus est positif le rapport à la communauté, sauf exception pour la proposition sur les grandes villes. Les échelles pour le revenu, la profession ou les études sont ordinales ou cardinales. On peut donc calculer à chacune d'elles une corrélation avec les énoncés. Toutes ces corrélations sauf une sont nulles ; la seule qu'il ne faille pas renvoyer à un effet du hasard est celle qui se dessine entre l'affection pour les grandes villes et les perspectives de scolarisation, corrélation qui, au demeurant, est plutôt faible. Si l'on examine la relation entre les énoncés sur la communauté et le lieu où l'on aimerait élire son domicile, les résultats vont dans le même sens. On calcule alors les moyennes pour chacun des énoncés en fonction des trois possibilités que sont le nord-est de l'Ontario, ailleurs en Ontario et ailleurs qu'en Ontario, puis on effectue une analyse de variance. On obtient alors un test d'inférence positif seulement pour deux énoncés : « ma communauté offre suffisamment de possibilités d'emploi » et « j'aime les grandes villes ». Les moyennes sont faibles pour le premier : elles vont de 1,18 à 2,37 ; on peut dire que la moyenne est moins faible quand les perspectives de résidence sont dans le nord-est de l'Ontario et ailleurs en Ontario que lorsqu'elles sont ailleurs qu'en Ontario. On ne peut donc pas dire que l'on déprécie d'autant plus sa communauté qu'on veut vivre ailleurs que dans le Nord-Est. L'affection pour les grandes villes

est au plus fort quand on veut vivre ailleurs en Ontario ; il est au plus faible quand on veut s'installer dans le Nord-Est. Ces observations ne sont pas contre-intuitives.

Ces analyses corroborent celles qui ont été faites sur le lieu où l'on aimerait établir le domicile en fonction des aspirations. Tout comme il y a peu de lien entre la région dans laquelle on aimerait avoir son domicile et les diverses aspirations, il y a peu de rapport entre la manière dont on perçoit sa communauté et celle dont on envisage sa profession, son revenu ou son instruction, et même la région où l'on s'établirait, du moins pour l'ensemble des jeunes qui en sont à leur quatrième année après leurs études secondaires. Certes, on pourrait trouver des individus pour lesquels ces relations ont quelque sens ; mais nos analyses démontrent qu'il ne s'agit certainement pas d'une logique collective indéfectible.

II.4. Autoestimation de la santé en 2009

Les manières de percevoir le monde et d'agir socialement sont souvent corrélées avec la façon dont une personne évalue sa santé. Les rapports antérieurs ont démontré que les jeunes éprouvaient communément, à divers degrés, des malaises psychologiques. Il importe donc de se demander si les estimations des états de santé jouent sur les aspirations et sur la représentation de la communauté.

II.4.1. Autoestimation de la santé entre 2005 et 2009

Avant de procéder aux analyses qui permettront de répondre à ces questions, on peut se demander si, de 2005 à 2009, les estimations que les jeunes font de leur état de santé ont changé.

Nous disposons de deux ensembles de données pour appréhender le sujet. Dans un premier ensemble, nous avons six énoncés qui se réfèrent à l'état psychologique ; ils ont, par exemple, la forme suivante : « au cours des trois derniers mois, je me suis senti-e désespéré-e en pensant à l'avenir » ou « au cours des trois derniers mois, je me suis senti-e ennuyé-e ou peu intéressé-e par les choses ». Leur sont accolées des échelles à six niveaux allant de « jamais » à « très souvent ». Ce sont des échelles que nous traitons comme cardinales. La seconde série comprend deux énoncés : « comparativement à d'autres personnes de mon âge, ma santé physique est... », « comparativement à d'autres personnes de mon âge, ma santé émotionnelle est... » ; la personne qui répond au questionnaire choisit une valeur entre « 1 » et « 6 », soit « mauvaise et excellente ». Il s'agit à nouveau d'échelles qu'il est permis de traiter comme

cardinales. Sur l'ensemble des six premiers énoncés, il y en a deux pour lesquels la différence est inférable entre 2005 et 2009 : « au cours des trois derniers mois, je me suis laissé-e emporter contre quelqu'un ou quelque chose » et « au cours des trois derniers mois, je me suis senti-e facilement contrarié-e ou irrité-e ». Dans les deux cas, la moyenne diminue, ce qui signifie une atténuation de l'emportement et de l'irritation. Les diminutions sont sensibles sans être pour autant prononcées : de 3,11 à 2,59 pour la première, et de 3,31 à 2,73 pour l'autre. Dans les comparaisons que fait le jeune entre lui et les autres personnes de son âge, il n'y a pas de différence entre les deux moments.

Il y a donc peu ou il n'y a pas de variation entre les deux moments pour ce qui est de la manière dont les jeunes perçoivent leur état de santé psychologique ou se comparent, au niveau de la santé physique et émotionnelle, à d'autres personnes de leur âge. Les faibles variations, lorsqu'elles ont lieu, témoignent d'une réduction des troubles émotionnels.

II.4.2. Autoestimation de la santé et aspirations en 2009

Entre les aspirations et l'autoévaluation de la santé, il n'y a à peu près pas de relation. On n'en détecte que deux sur vingt-quatre : l'une impliquant les perspectives de revenu, l'autre, celles d'instruction ; et toutes deux étant corrélées avec l'appréciation de la santé physique quand elle est comparée aux personnes du même âge. Dans les deux cas, la corrélation est modeste et positive. Cela signifie donc que, à un faible degré, meilleure est la manière dont on perçoit sa santé physique, plus grandes sont les attentes pour le revenu ($r = 0,32$) et pour l'instruction ($r_{\text{Spearman}} = 0,26$). L'ensemble de ces analyses révèle par ailleurs que les états psychologiques n'ont pas d'incidence sur ces aspirations.

Dans une analyse entre l'évaluation de la santé et la communauté à l'intérieur de laquelle on souhaiterait s'établir, deux différences de moyennes sur huit apparaissent comme inféribles. Ce sont celles qui se réfèrent aux énoncés « au cours des trois derniers mois, je me suis senti-e seul-e » et « au cours des trois derniers mois, je me suis senti-e découragé-e ». Dans les deux cas, la moyenne la plus élevée appartient à l'ensemble des individus qui aimeraient établir leur domicile « ailleurs qu'en Ontario ».

II.4.3. Autoestimation de la santé et rapport à la communauté en 2009

Y a-t-il, maintenant, quelque lien entre les perceptions de la santé et la représentation de la communauté? Il faut répondre à la question par la négative. Sur 56 corrélations, on n'en repère que deux qui ne soit pas attribuables à des erreurs d'échantillonnage. Rien de ce qui a trait à la santé psychologique n'est associé à l'appréciation de la communauté. L'énoncé qui se rapporte à la santé physique est faiblement lié à deux propositions : « ma communauté offre suffisamment d'activités récréatives » ($r = 0,20$) et « ma communauté offre suffisamment de possibilités d'emplois » ($r = 19$). Ainsi, il semble que, dans une faible mesure, meilleure soit l'estimation de la santé physique, plus on estime le nord offre d'activités récréatives et de possibilités d'emploi.

II.5. Là où l'on étudie et là où l'on veut habiter en 2009

Les sciences sociales ont souventes fois établi le lien entre le lieu où l'on étudie et celui où l'on établira domicile. Certes, ce lien n'est pas absolu puisque plusieurs facteurs interviennent dans un événement aussi important que celui de s'installer quelque part, surtout dans les sociétés postmodernes où la mobilité des populations est notoire. Mais il n'en demeure pas moins que la corrélation est significative. Étudier quelque part, au niveau postsecondaire, c'est souvent rencontrer l'âme sœur, développer des relations qui mèneront vers un emploi, apprendre à apprécier un milieu en s'inscrivant dans des réseaux qui permettent d'intervenir socialement aussi bien que de s'insérer dans de nouveaux modes de vie.

En répondant au questionnaire, les jeunes indiquent dans quelle localité se trouve l'établissement dans lequel ils étudient. Ils révèlent également le lieu où ils prévoient vivre cinq ans après qu'ils auront terminé leurs études. Nous avons distribué les localités dans deux modalités : une communauté du nord de l'Ontario et une communauté ailleurs que dans le nord de l'Ontario. La communauté de résidence envisagée a été recomposée en fonction des deux modalités précédentes. À partir de la première, on note s'il s'agit : d'une communauté du nord de l'Ontario qui est la même que celle dans laquelle on fait des études, d'une communauté du nord de l'Ontario qui n'est pas la même que celle dans laquelle on fait des études ou d'une communauté ailleurs que dans le nord de l'Ontario ; d'après la seconde, on observe un lien avec une communauté ailleurs que dans le nord de l'Ontario qui est la même que celle dans laquelle on fait des études, une communauté ailleurs que dans le nord de l'Ontario qui n'est la même que celle dans laquelle on fait des études ou une communauté dans le nord de l'Ontario. En 2005, au

moment où tous les jeunes de la cohorte de 12^e année sont sur les bancs des écoles secondaires nord-ontariennes, 55,6 % d'entre eux prévoient s'installer ailleurs que dans le nord. En 2009, 63,8 % des jeunes pour lesquels il est possible de combiner des réponses veulent s'établir ailleurs que dans le nord. Si les jeunes font leurs études postsecondaires dans le nord, seulement 24,0 % d'entre eux entendent vivre ailleurs ; s'ils font ces études ailleurs que dans le nord de la province, il n'y en a que 8,7 % qui aimeraient avoir leur domicile dans le nord. 23,2 % de tout l'ensemble est formé de jeunes qui étudient ailleurs que dans le nord et qui souhaitent élire leur résidence dans une communauté qui est la même que celle dans laquelle ils font leurs études. Ces chiffres ne peuvent pas être plus clairs ; ils ne peuvent pas mieux marquer l'importance pour le nord de la province de disposer d'un réseau d'enseignement postsecondaire étendu sur tout le territoire et offrant la possibilité de s'instruire dans tous les domaines, à tous les niveaux.

II.6. Identité linguistique et représentation de la communauté en 2009

Compte tenu de l'importance du rôle des groupes linguistiques dans la configuration même des communautés du nord-est de la province, il importe de s'interroger sur les variations du rapport à la communauté en fonction de ces groupes. L'étude de cette question est d'autant plus nécessaire que les rapports antérieurs ont démontré que les anglophones tendent à être plus critiques malgré le fait qu'ils soient majoritaires dans l'ensemble de la population du Nord-Est.

Si l'on prend les divers énoncés qui servent d'indicateurs du rapport à la communauté et qu'on compare la moyenne auxquels ils donnent lieu en fonction du fait que les jeunes se considèrent francophones ou anglophones, force est de constater que l'appréciation ou la critique de la communauté ne dépend pas de cette variable identitaire. Il n'y a qu'un cas de différence de moyennes qui soit inférable, il se rapporte à la proposition « j'aime ma communauté », et la moyenne est plus élevée pour les francophones que pour les anglophones, les premiers affichant une moyenne de 4,88, les seconds, de 4,20. Si, donc, cet événement statistique confirme les observations à l'effet que les anglophones sont plus critiques, la différence de moyenne qui n'est que de 0,60 la relativise, de même que le font tous les autres cas d'égalités de moyennes.

II.7. Relations aux autres et représentation de la communauté en 2009

Les rapports antérieurs ont fait état de l'influence des relations sociales sur l'appréciation de la communauté ; ils ont montré que meilleures étaient ces relations, plus grande était l'affection pour la communauté. Il importe donc de revenir sur cette relation à ce point de notre recherche. Les corrélations sont ambiguës quand elles impliquent les jeunes qui ont évolué quatre années après les études secondaires. Sur 35, il y en a 7 qui ne soient pas attribuables au hasard. Aucune qui ait trait à la mère. Aucune qui ait trait au père. Deux qui aient trait aux frères et sœurs ; l'une positive, avec l'énoncé « j'aime la communauté » ; l'autre négative, avec la proposition « j'aime les grandes villes ». Plus, donc, on affectionne la fratrie, plus on aime sa communauté, et moins on aime les grandes villes. Deux autres mettent en œuvre la relation avec les amis ; elles sont partiellement semblables aux deux précédentes : plus on affectionne ses amis, plus on aime sa communauté, mais plus, cette fois, on aime aussi les grandes villes. Trois, enfin, se rattachent aux « personnes de ma communauté » ; elles se développent avec les énoncés « ma communauté offre suffisamment d'occasions de sortie », « ma communauté offre suffisamment de possibilités d'emplois », « j'aime ma communauté ». Ces corrélations ne sont jamais fortes, mais elles sont toujours indicatives. On peut donc conclure que l'affection pour la communauté dépend de la relation aux frères et sœurs, aux amis et aux « personnes de la communauté », mais que cette association est faible. Aimer sa communauté, c'est y apprécier des personnes symboliquement importantes, mais cette appréciation ne suffit pas à la faire aimer.

II.8. Le parcours des études postsecondaires en 2009

Les jeunes sur lesquels se penchent les analyses ont vécu quatre ans après les études secondaires. On peut les suivre sur cette période.

Ce parcours peut être abordé de plusieurs façons.

On peut, par exemple, examiner les intentions relatives aux études postsecondaires et vérifier si elles ont quelque correspondance avec ce qui est réellement advenu. Nous avons réparti les données dans cet esprit. Cette répartition révèle que, dans 61,5 % des cas, le domaine d'études est constamment en correspondance avec le domaine des aspirations et que, pour 13,5 % des jeunes, le domaine d'études n'est pas en correspondance avec le domaine des aspirations quoiqu'il change dès la première année et se stabilise. Dans ces deux ensembles, on a affaire à des parcours en ligne droite. Dans les autres regroupements, il y a quelque bifurcation : une seule

fois pour 17,3 % des individus, plus d'une fois pour 7,7 %. Pour la majorité des jeunes, donc, les perspectives au terme du secondaire sont décisives ; mais elles ne le sont pas pour près de 40 % de l'échantillon. Pour la majorité des jeunes, entreprendre des études dans un domaine, c'est maintenir le cap ; mais il n'en va pas de même pour 25,0 % d'entre eux.

On peut aussi s'intéresser à la correspondance des établissements d'enseignement postsecondaires qui sont fréquentés avec les projets qui sont formulés à la fin du secondaire. On découvre alors que, dans 81,6 % des cas, les perspectives ont une incidence sur le fait. Dans cet ensemble de 81,6 %, tous ne se sont pas inscrits dès la première année dans l'institution qu'ils ont envisagée, mais tous ont fréquenté, à un moment ou à un autre, les lieux qu'ils ont eus en tête. C'est donc dire l'importance de ces desseins. Il ne faut toutefois pas oublier que 18,4 % des jeunes de l'échantillon ont fait des études sans que la vision initiale se matérialise.

On peut, enfin, se concentrer sur les établissements non pas en fonction des projets, mais plutôt en s'interrogeant sur l'endroit où se situent ces institutions. Un classement des données permet de découvrir que 46,9 % des jeunes font la totalité de leurs études ailleurs que dans le nord, et donc que plus de la moitié d'entre eux étudient, à un moment ou à un autre, dans le nord. Pour 24,5 % des individus de l'échantillon, ces études dans le nord ont lieu dans le même établissement au cours des années ; pour 10,2 %, elles connaîtront un changement d'établissement, mais dureront dans le nord. Pour les autres, soit 18,4 %, elles verront un changement de milieu. Quelque soit la séquence, les jeunes n'apprécieront pas plus ou moins leur communauté, car les variations entre les individus sont plus déterminantes que celles qui apparaissent avec les groupes.

Conclusion

Bon nombre des analyses que nous avons effectuées ne découvrent pas de lien avec l'affection pour la communauté. En grande partie, ce rapport à la communauté est cristallisé avant la fin du secondaire, qu'il soit positif ou négatif. C'est donc très tôt que le discours anti-nord fait son œuvre et qu'il hypothèque toute la communauté. La démarche pour contrer cette idéologie se réalise par un changement de discours, mais plus encore par la réalisation de projets.

On a sans doute affaire à un noyau dur du développement de la communauté dans laquelle interagissent des observations, mais aussi des discours de l'idéologie, et l'idéologie n'est jamais qu'idéologie, c'est-à-dire qu'elle est toujours demi-vérité. Elle est vraie pour celui qui la véhicule que parce qu'elle permet de ne pas observer ce qui la menace. Il est faux qu'il n'y ait pas d'emploi pour les personnes instruites dans le nord.

Ouvrir des horizons de formation à l'école secondaire, c'est fournir la possibilité de choisir, et ce choix est grave puisque, pour bon nombre de jeunes, il détermine plusieurs années ; mais c'est aussi rendre probable le changement ; et cette probabilité est tout aussi significative puisqu'elle permet à plusieurs jeunes d'ajuster leur parcours à ce que ce parcours lui-même ouvre comme horizon. L'école secondaire et toute la société dans laquelle elle se situe doivent donc favoriser la définition de projets d'études que pourront incarner les jeunes dès qu'ils entreprendront leurs études secondaires ; mais elles doivent également faire entendre que l'instruction peut tout aussi bien présenter une trame nette qu'un mouvement variable. Et c'est dans ces deux champs de possibilités que le nord peut assurer le développement de ses jeunes et le sien propre par voie de conséquence. On persiste d'autant plus dans l'instruction qu'on a découvert sa voie ou qu'on est capable de la trouver chemin faisant.

Or, nos données l'indiquent clairement, la ville où l'on étudie détermine souvent la ville où l'on décidera de s'établir. Si la ville où l'on étudie devient aussi le lieu de résidence, il est donc essentiel que le nord de l'Ontario soit en mesure de posséder sur son territoire des réseaux complets et étendus d'enseignements. S'instruire dans un milieu, c'est se l'approprier ; c'est apprendre à le découvrir autrement que par le vécu ; c'est pouvoir associer le vécu et l'analytique dans un rapport à l'environnement. Les milieux dans lesquels on ne peut pas s'instruire sont grandement menacés, parce qu'ils ne disposent pas des institutions qui préparent les populations à vivre en eux-mêmes dans une contemporanéité continue. S'instruire quelque part, c'est

découvrir la science en tant que discours général ; mais c'est aussi l'apprendre, cette science, dans un rapport au milieu ; c'est donc s'approprier un milieu aussi bien par le simple fait d'y vivre que par le savoir analytique qu'on y acquiert. Les établissements d'enseignement ne font pas que transmettre un savoir général ; ils adaptent ce savoir au milieu ; ils découvrent le milieu et le font connaître dans ce qu'il a aussi bien de culturel que de matériel. Les établissements d'enseignement comportent des enseignants, mais aussi des chercheurs, quelle que soit la nature de la recherche qui est faite ; cette recherche est communément centrée sur le milieu dans lequel opère l'établissement ou encore adaptée à lui quand elle devient enseignement. D'où l'importance pour le milieu de disposer de tous les enseignements possibles, de bénéficier d'un réseau complet de scolarisation avec des chercheurs dans tous les domaines. Si tel n'est pas le cas, l'instruction a nécessairement lieu ailleurs ; et, ailleurs, on apprend presque par nécessité l'ailleurs.

Dans une société postmoderne, il est donc faux de penser que le nord ne peut se développer que par les emplois qui viennent d'ailleurs. Si cela était vrai, ce serait une règle du développement, et donc toute communauté ne pourrait se développer qu'en fonction d'un ailleurs *ad infinitum*, ce qui rendrait impossible tout développement. C'est à force de dire que les personnes instruites du nord ne peuvent travailler qu'ailleurs que le nord exporte son génie et la ressource la plus importante de son propre développement. C'est ainsi qu'on excuse souvent les problèmes du nord avec une phrase laconique qui veut bien simplement qu'il n'y ait pas d'emplois dans le nord. Ce réflexe est le témoignage en lui-même d'une communauté qui ne se perçoit pas elle-même comme créatrice d'emploi, d'une communauté qui ne perçoit l'emploi que comme un don de l'extérieur qui vient à soi. Or, ailleurs, les emplois sont souvent créés par l'ailleurs lui-même parce qu'il y a là des individus instruits qui aiment leur milieu, qui s'inscrivent en lui, qui le développent sans attendre rien qui viennent d'ailleurs. C'est précisément ce dont le nord a besoin. En rabâchant son discours sur l'emploi, le nord exporte des travailleurs en même temps qu'il impose à ses développeurs d'aller développer ailleurs. Une communauté, pour se développer, ne peut pas se contenter de former des travailleurs qui servent les intérêts des capitaux qui viennent d'ailleurs. Elle doit former des travailleurs, certes, mais aussi des développeurs instruits chez elle, qui font corps avec elle et qui produisent eux-mêmes de la demande de travail pour elle-même.